

Ian Radforth. *Royal Spectacle: The 1860 Visit of the Prince of Wales to Canada and the United States*. Toronto, University of Toronto Press, 2004. 469 p.

Gillian I. Leitch

Volume 6, numéro 1, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024261ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024261ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leitch, G. I. (2005). Compte rendu de [Ian Radforth. *Royal Spectacle: The 1860 Visit of the Prince of Wales to Canada and the United States*. Toronto, University of Toronto Press, 2004. 469 p.] *Mens*, 6(1), 119–123.
<https://doi.org/10.7202/1024261ar>

Ian Radforth. *Royal Spectacle: The 1860 Visit of the Prince of Wales to Canada and the United States*. Toronto, University of Toronto Press, 2004. 469 p.

En 1860, Albert Edward, prince de Galles, venait en visite officielle au Canada et aux États-Unis. Sa visite a captivé l'imagination du public grâce aux comptes rendus parus dans les grands journaux populaires publiés en Grande-Bretagne, dans l'Empire et aux États-Unis. Des milliers de personnes ont accueilli le prince lors de ses nombreux arrêts. Cette visite royale a constitué un événement marquant à un moment propice. En effet, l'année 1860 s'inscrit dans une période d'expansion économique et industrielle en Amérique du Nord britannique, comme en fait foi l'inauguration du pont Victoria à Montréal, un des événements les plus marquants de la visite princière, tout en étant relativement calme politiquement. La fierté d'être membre de l'Empire britannique était alors très grande. Ian Radforth aborde cette visite en la situant dans son contexte historique, social et politique. La visite du prince ne fut pas un simple voyage d'agrément, nous dit-il, mais bien une mise en scène orchestrée avec soin visant à présenter à la fois le prince à ses sujets et les colonies au monde. Cet événement publicitaire a attiré les journalistes de l'Amérique du Nord britannique, de la Grande-Bretagne et des États-Unis qui ont non seulement rapporté les activités du prince à leurs lecteurs, mais leur ont aussi fait part de leurs opinions et leurs impressions concernant la visite.

Radforth ne présente pas un compte rendu journalier des activités princières, mais une analyse minutieuse de la visite dans son ensemble. Chacun des dix chapitres présente un groupe d'acteurs ayant participé aux activités ou encore un groupe absent des festivités. L'ouvrage débute par l'invitation lancée à la reine par la Législature canadienne en 1859

à la suite d'un de ses rares votes unanimes. La reine était alors invitée à venir inaugurer le pont Victoria à Montréal, une impressionnante réalisation technique. Sa Majesté a accepté l'invitation et a délégué son fils aîné pour la représenter.

La visite du prince a été coordonnée par le gouverneur général Sir Edmund Head en collaboration avec le secrétaire au Colonial Office, le duc de Newcastle. Rien n'a été laissé au hasard. Tous les petits détails de la visite ont été discutés. Des meubles, de la porcelaine de Chine et de la nourriture spéciale ont été commandés ; l'itinéraire a été établi ; les autorités des villes dans lesquelles le cortège princier devait passer ont été averties ; des comités locaux ont été formés. L'Amérique du Nord britannique s'est préparée à être « digne d'un prince ».

L'aménagement d'un espace cérémoniel et l'organisation d'activités considérées comme convenables ont fait l'objet de débats. Les rues que le prince devait emprunter ont été nettoyées et décorées. Les forêts ont été dégarnies des précieuses branches nécessaires à l'édification de tonnelles. Les diverses associations et les villes ont commandité l'érection d'impressionnantes arches symboliques sous lesquelles le prince devait passer. L'organisation de cette visite a donc été une entreprise d'envergure. Ce travail met en lumière l'importance et la symbolique que les gens accordaient aux gestes posés, d'autant plus que lorsqu'une ville était présentée au prince, elle l'était également au grand public. Il y avait donc une image à projeter pour éblouir les médias. Malheureusement, plusieurs journalistes n'ont pas été aussi impressionnés par le spectacle que l'étaient ceux qui l'avaient organisé. Ainsi, l'image transmise par les médias n'a pas toujours été celle que les comités organisateurs souhaitaient.

L'intérêt du livre de Radforth repose sur l'analyse de la participation, ou encore de la non-participation, de certains

groupes particuliers de la population canadienne aux cérémonies. Par exemple, on a refusé d'accorder aux Noirs la permission de participer en tant que groupe culturel distinct, même si cette permission avait été accordée à d'autres groupes comme les Écossais. En effet, le gouverneur général a rejeté toutes les requêtes faites par les groupes afro-canadiens demandant la permission de s'adresser au prince de Galles alors qu'il avait accordé ce privilège aux associations écossaises. Head a justifié sa décision par son désir de ne pas « reconnaître de distinctions de races entre les sujets de Sa Majesté résidant au Canada » (p. 74). Cette décision a pu être prise en fonction de ce sentiment, ou encore en fonction de la situation politique américaine et de la controverse entourant la question de l'esclavage.

Les femmes étaient également absentes des activités publiques entourant la visite du prince. Bien qu'il ne fasse pas de doute qu'elles ont participé à l'organisation de la visite, la reconnaissance formelle de leur participation a été pour le moins ténue. La présence des femmes dans les cérémonies était essentiellement symbolique — pensons par exemple à l'utilisation de figures féminines, comme Britannia, au cours des cérémonies civiles. D'une manière générale, les femmes semblent avoir été réduites au rang de spectatrices des événements officiels ou à celui de partenaires de danse du prince lors des nombreux bals donnés en son honneur. La sphère publique n'était pas un lieu pour les femmes.

La question la plus litigieuse à laquelle a donné lieu cette visite au Canada concernait la participation des orangistes aux cérémonies. Le débat a pris de l'importance à la suite de certaines manifestations organisées par les orangistes à Kingston et à Belleville. Selon la politique britannique, l'Ordre d'Orange était banni de tous les événements publics. Toutefois, l'Ordre était vu différemment par les politiciens haut-

canadiens et l'Ordre lui-même était très populaire dans la colonie. Quelques orangistes insistèrent sur leur droit de saluer le prince. Leur décision de se présenter eux-mêmes sans permission au port de Kingston a précipité le départ du yacht royal, sans que le prince ait pu débarquer. Bien que des négociations aient été entreprises afin de trouver une solution au problème, les orangistes ont agi de la même manière à Belleville, entraînant le même résultat qu'à Kingston : le prince a simplement continué sa route sans faire escale. Cette controverse a été accompagnée d'une grande couverture médiatique. L'Ordre d'Orange a été accusé de déloyauté par certains puisque ses membres n'ont pas respecté les vœux de leur prince. D'autres ont défendu le droit des orangistes d'être présents aux cérémonies. Dans les autres villes haut-canadiennes, des négociations ont été entreprises afin de trouver un équilibre entre la politique officielle interdisant la présence de l'Ordre, la reconnaissance du pouvoir de l'Ordre dans la colonie et son désir de manifester sa loyauté envers la Couronne.

La portion américaine de la visite a été beaucoup moins formelle pour le prince qui a voyagé sous le titre de Baron Renfrew (un de ses titres moins prestigieux) une fois la frontière traversée. Il s'agissait là d'un compromis visant à permettre à l'héritier du trône britannique de visiter les anciennes colonies qui avaient renversé la monarchie et coupé les liens coloniaux avec la Grande-Bretagne moins d'un siècle auparavant. La tension existant à cette époque, qui devait mener à la Guerre de sécession, explique aussi l'aspect moins médiatisé de cette visite. Ainsi, cette dernière devait être un peu plus discrète, quoique le prince ait dû assister à plusieurs cérémonies et bals organisés en son honneur.

La visite royale de 1860 a en fait été une représentation théâtrale. Le spectacle mettait en scène à la fois le pouvoir

royal et impérial, le développement de l'Amérique du Nord britannique, la fierté des communautés et les différentes valeurs culturelles. Cette mise en scène était importante aussi bien pour les acteurs que pour les spectateurs.

La lecture de cet ouvrage est un véritable plaisir ! Radforth dirige d'une main de maître le lecteur à travers les événements, soulignant les décisions importantes et présentant les personnages. Il ne présente pas seulement la visite. Il porte une attention particulière à la façon dont les choses ont été perçues et reçues par tous les participants. En partant du prince de Galles jusqu'aux sujets le saluant sur les quais, toute la visite est remise en contexte. Il s'agissait d'une visite marquée par les conflits et les contradictions. Radforth la qualifie « d'un exercice de récupération politique » (p. 7). Malgré que cette visite n'ait pas vraiment eu une importance historique à long terme, les contemporains ont investi temps, argent et efforts dans cette entreprise qui apparaît donc comme un véhicule très utile pour aborder la période. Ainsi, l'ouvrage présente l'Amérique du Nord dans les années 1860, exactement de la même manière que les villes ont représenté cet espace lors de la visite du prince.

Gillian I. Leitch
Département d'histoire
Université de Montréal

Traduction : Michel Ducharme